



La musicienne Leïla Martial à Paris, le 19 juin.

Leïla Martial, l'écologie à portée de voix

Techniciens, artistes ou directeurs, ils ont tous été bouleversés par la crise sanitaire ou ont inventé des façons de s'en relever. Pour «Libé», ils racontent une profession ébranlée.

Faut-il vraiment jeter le confinement, du moins ses répercussions sur la création, avec l'eau du bain? Sans doute pas s'il s'agit du bain de Leïla Martial, lauréate cette année du prix de l'Académie du jazz (dans la section vocale), et doublement nommée aux victoires du jazz 2020. Par le biais d'une vidéo la montrant assise dans une baignoire carrelée, elle offrait un détournement spiritueux de Jean-Sébastien Bach, alignant devant elle des mignonnettes dont elle joue des différentes résonances pour délivrer vocalement sa *Mignonnette bien tempérée*.

Un jeu vocal débonnaire, donc, avec ses fioles de vodka et nectars herbacés qui lui a été inspiré par «des peuples nomades africains qui le font dans du bois creux». Après avoir perdu pied dans le huis-clos de son appartement parisien, où elle dit vivre «très confinée», elle est partie dans une maison de campagne rejoindre

une amie à Buxy, en Saône-et-Loire. Là, elle a trouvé un refuge en Bach, «un artiste qui écrit pour instruments seuls, puis c'est un compositeur, le statut de solitaire par excellence».

Improvisation. Si beaucoup de dates ont été annulées, «au moins deux mois partis en fumée», son tourneur lui a permis de bénéficier du chômage partiel. «Tout a été fait dans un esprit de solidarité et entraide», salue-t-elle. On obtient auprès d'elle un moment au téléphone, alors que son agenda

s'est déjà rempli depuis la levée des grilles. Elle a pu retrouver pour la première fois le public pour des concerts en tête-à-tête à la Gare, salle de concert installée dans une ancienne gare de la Petite Ceinture de Paris (XIX^e arrondissement), qui a mis en place la longue série «Concerts solos» pour spectateurs seuls. Cinq minutes par

personne, une paire d'oreilles par improvisation, pas de regards gênés puisqu'elle chante plutôt paupières closes. «Il n'y a rien de tel pour une reprise que cette intimité-là, c'était doux et précieux.»

Concernant le confinement, «à titre personnel, ça a été une bénédiction de prendre une pause dans l'activité effrénée que j'avais, de lire, de me documenter sur l'écologie et l'empreinte carbone de nos métiers de musiciens». Ce printemps, recluse, elle a mené pendant deux mois un travail d'investigation sur le sujet avec un groupe de musiciens, producteurs

et diffuseurs de son entourage. Aujourd'hui, ce travail aboutit à un appel en faveur d'une écologie pour les concerts et un recueil de propositions pratiques, consultables en ligne depuis le 16 juin sur le site de la fédération d'artistes Grands Formats. Des musiciens, programmeurs et directeurs de festivals ont signé son appel, mais aussi l'astrophysicien Aurélien Barrau. Les propositions, si elles sont mises en pratique, demanderont de revoir radicalement les itinéraires et logiques de tournées, devenues pour beaucoup de musiciens un moyen de compenser les baisses de ventes d'albums et la répartition inégale des revenus du streaming. «L'idée, c'est d'être tous ensemble à prendre le virage. Si les musiciens le font seuls, ils se marginalisent, ils sortent du jeu. Je pense pourtant qu'on peut continuer à avoir une vie dense et riche artistiquement et la remplir de plus de sens», plaide-t-elle. Les signataires proposent par exemple de cesser de prendre l'avion pour des dates de concert isolées et de se contenter d'un vol long-courrier par an. Choisir une gourde plutôt qu'une petite bouteille d'eau, qui s'écoulent par paquets dans les coulisses, fait aussi partie de ces vœux pieux. La vocaliste de 36 ans refuse de parler de sacrifice. «Il y a des renoncements à faire mais aussi un questionnement à avoir sur le modèle d'artiste valorisé aujourd'hui: l'artiste star, qui tourne dans des grosses jauges, fait de grandes tournées, et qui a pourtant le profil d'un pollueur.» Plutôt qu'un «consumérisme de la date», elle milite pour envisager le voyage sous forme de l'immersion, «celui qui construit une humanité commune, où on va aller apporter quelque chose là où on va mais aussi recevoir. Il faut renoncer au concert événementiel pour une entreprise, au bout du monde.»

Virage. Son empreinte carbone à elle n'est pas tout à fait nulle, pourtant, puisqu'elle se présente comme globe-trotter. Son dernier voyage date de décembre et janvier, dans la forêt équatoriale congolaise où elle a rejoint les pygmées Aka dont les chants la passionnent. Cette expérience sera l'objet d'un spectacle et d'un documentaire, dans le cadre du festival Africolor 2021. Pour elle, ce confinement a accéléré un virage qu'elle pensait prendre qui l'an prochain. Mi-juin, elle a ainsi été intronisée artiste complice des Scènes du Jura. «Cela me permettra d'avoir moins de projets, mais des temps de travail plus long, plus laboratoires, un peu comme dans le monde du théâtre, de la danse et du cirque. Leur fonctionnement permet d'avoir du temps pour creuser un discours artistique, ça permet d'avoir du fond. En musique, les tournées n'en laissent jamais le temps, une résidence ne dure souvent que quelques jours.» Elle veut aménager ces temps avec des rencontres imprévisibles, indissociables de ses performances d'improvisatrice polymorphe, à dimension clownesque. «On parle de relocaliser l'agroalimentaire, mais on devrait s'en occuper aussi pour l'art, revaloriser les gens qui œuvrent à transmettre de l'art là où on est et y interroger la différence.»

CHARLINE LECARPENTIER
Photo SABINE MIRLESSE